

*Éthiopiennes* n° 106.  
**Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.**  
**1<sup>er</sup> semestre 2021.**

*Dialogue des cultures. Lumière des nations*

**Amadou Moustapha Dieng, *Le cri de l'Ifandondi*, Dakar, Les Éditions feu de brousse,  
2020**

Comme le titre le laisse présager, ce recueil d'une quinzaine de poèmes est d'abord une plongée dans les cultures de la Casamance, singulièrement dans l'univers mystico-religieux mandingue et diola, monde de l'invisible, de l'inaudible, de l'ineffable où les génies et « les masques, figures des gais esprits » font « geindre de peur ». Globalement, les poèmes trahissent l'émotion éclatante du néophyte devant ces êtres et esprits du bois sacré, et la dévotion filiale du « fœtus lavé de larmes » ou, mieux, de l'Enfant prodigue venu verser « sel et lait/ miel et eau/ bleu de Brin et *sumsum*/ sang de coq rouge » « sur l'autel du pacte/ [ pour renouveler le] serment qui le lie à l'esprit des ancêtres/ le nœud inamovible du fœtus ». Cette relation fœtale avec le sacré se consume en une poésie orale très proche des litanies et formules magiques des sanctuaires.

Les marqueurs identitaires casamançais, à savoir les danses (*ekokone, ettakaye, bugarëbu...*), les instruments de musique (*ekontin ...*), les masques (*kankurang, kumpo, Jadibala...*) et la large toponymie impriment au recueil ses relents senghorien de poésie du Royaume d'enfance. Au demeurant, ce marquage territorial se conjugue, chez Amadou Moustapha

Dieng, à une « poémisation de l'habitat » (Jonathan Bate) qui pose et superpose les tableaux des charmes de la verte Casamance à l'image des « superbes cases à impluvium ; la mangrove tel un cadran verdoyant cerne l'eau du fleuve où se mirent les palétuviers ; divin psyché où le soleil se joue de ses reflets. » La poésie se mue alors en un délire contemplatif de « la beauté méridionale de notre cher Sénégal ».

Se refusant d'être « poète impudent », A. M. Dieng ne se contente pas de « chanter pendant que la Rome brûle » (Lamartine). Loin s'en faut. Son recueil est traversé par l'attachement ému à une Casamance meurtrie par « trente ans de conflit » et « souillée de sang d'innocents ». Ce saisissement, converti en mots nimbés de symboles forts, s'organise en un va-et-vient incessant entre un passé d'abondance et un présent de guerre, de fragilisation des écosystèmes et « de cimetières d'esprits à ciel ouvert ». Subséquemment, la crise casamançaise fournit « l'occasion et la matière » (Goethe) d'une poésie de circonstance qui s'appuie sur une écriture commémorative des événements les plus sombres du conflit, cachés sous des métaphores toponymiques : Kartiakh, Boutoupacamaracounda, Niaguis, Néma, HLM, Tileen, Boffa Bayott

Sindian, Siganar...

Recourant encore au sacré, le poète, tel Prométhée, vole au *kankurang* son pouvoir mystique de catalyseur social : « Je suis le *kankurang* de la paix ». « Je suis un homme qui se cherche/ et qui cherche la paix » martèle-t-il dans un autre verset. Les occurrences quasiobsessionnelles de « paix » fonctionnent à vrai dire comme la « libation de la paix » offerte pour la délivrance du Bluf, du Fogny, du Kalunay et du Kassa : *Summaay kep ! Summaay jang jang ! Summaay balé ! Summaay lama !* Par ailleurs, devenant moins spirituel, le « Prêtre versificateur et maître de l'autel par le langage » professe une foi en un pacifisme culturel et cultuel ; seule voie pour sceller courageusement le pacte d'une paix définitive en Casamance. Aussi le recueil se ferme-t-il sur une note optimiste : le « retour des fils déplacés par le conflit » et la résilience de la Casamance, portée par « la foi de survivance » des femmes.

Relativement aux éléments de versification, une remarque s'impose : ils s'insèrent dans la préférence des poètes sénégalais (A. Ly) d'user de « poèmes à mouvements variés » (Grammont). La poésie de Dieng n'est donc pas syllabique. Supportée par des « vers mêlés » (Aquié) et une orchestration verbale, c'est-à-dire la musique des vers (Frontier), elle met en vedette des éléments phoniques tels que « des allitérations de voyelles et de consonances parentes » (Gustave Kahn), la paronymie et d'autres figures de répétition comme l'anadiplose, la concaténation, l'anaphore ; toutes choses qui la ramènent à sa matrice orale.

Quant aux tableaux de Kalidou Kassé qui parsèment le recueil, on ferait tout faux de les considérer comme de simples décors figuratifs. En effet, ils visualisent, pour ainsi dire, les émotions énigmatiques et commémoratives d'A. M. Dieng, et participent *de facto* au sens même des poèmes. De surcroît, ils offrent l'avantage de sceller, dans l'espace littéraire sénégalais, l'union de deux formes esthétiques, la peinture et la poésie ; ce qui inscrit ce recueil dans l'interartialité.

Denis Assane DIOUF  
Université Cheikh Anta Diop